
Douiret

A. Louis



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/2088>

ISSN : 2262-7197

Éditeur

Peeters Publishers

Édition imprimée

Date de publication : 1 août 1996

Pagination : 2529-2533

ISBN : 2-85744-872-4

ISSN : 1015-7344

Référence électronique

A. Louis, « Douiret », in Gabriel Camps (dir.), *17 | Douiret – Eropaei*, Aix-en-Provence, Edisud (« Volumes », n° 17), 1996 [En ligne], mis en ligne le 01 juin 2011, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/2088>

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© Tous droits réservés

Douiret

A. Louis

- 1 Douiret est l'un des principaux villages du Demer* (Sud tunisien). Il compte plus de 4 000 habitants, dont la moitié occupe l'agglomération principale dominée par la citadelle ruinée, le ksar, qui se détache fièrement sur le ciel. Le reste de la population est répartie dans une vingtaine de hameaux perchés qui restent partiellement berbérophones.

Histoire de Douiret

- 2 C'est un certain Ghâzi Ben Douaieb ben Kenana, « venu de l'Ouest vers l'Est » (d'aucuns disent du Tafilalet marocain) qui se serait installé là, il y a plus de 500 ans et y aurait fait souche. On montre encore la première demeure qu'il occupa sur un relief voisin de la butte où s'est implanté Douiret, le Dâr Ghâzi.
- 3 Ce Ghâzi trouva le piton d'en face occupé par les Beni Maaguel. Il y prend femme. Mais comme toutes les terres de la plaine appartiennent alors aux Beni Maaguel, – c'est du moins ce que prétend la légende –, il demande qu'on lui accorde, ne serait-ce que la surface que peut couvrir une peau de chameau. Satisfaction lui est donnée. Et Ghâzi de découper la peau en très fines lanières tant et si bien qu'il peut délimiter des terres depuis la montagne jusqu'à l'Oued Jamma.
- 4 Enhardi par ce premier succès, puisque les Beni Maaguel, privés de la majeure partie de leurs terres, quittent leur piton pour gagner Jerba. Ghâzi s'attaque aux Beni Mazisn, qui, eux aussi, sont installés de longue date sur une butte voisine ; il les en déloge. Désormais maître de la région, il peut voir son village se développer. Il a d'ailleurs entre temps épousé une femme de Chenini du Djebel.
- 5 Autrefois le Douiri était partagé entre la vie sédentaire du fellah et la vie nomade du pasteur conduisant ses troupeaux sur le Dahar, et parfois dans la Djefara* (Jefâra). Il logeait dans des grottes de la montagne.

Douiret, vue générale.

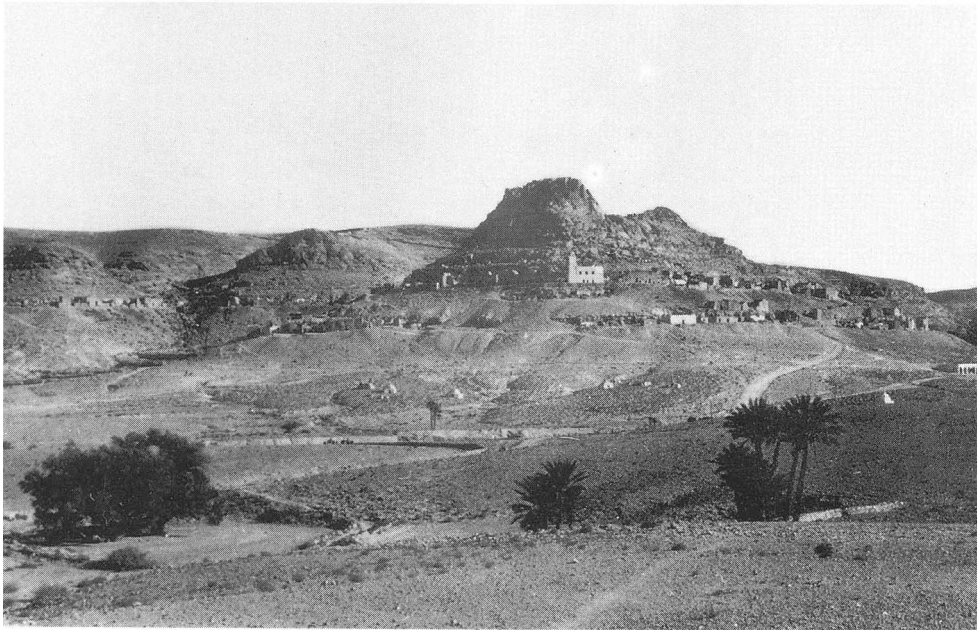


Photo A. Louis

- 6 Mais les Ouled Yagoub, nomades arabes, une branche des Ouled Dabbab qui occupent la plaine, sont de rudes guerriers.
- 7 Pour faire front, les Douiri se réfugient au sommet de leur butte et y bâtissent un ouvrage défensif où ils mettent en sécurité leurs réserves. La kalaa est organisée en forteresse ainsi qu'en témoignent les importants vestiges avec des pans de muraille de plus de dix mètres de haut. On peut y vivre, mais elle sert avant tout de grenier.
- 8 Dans les ruines actuelles, parmi l'enchevêtrement des constructions, on y rencontre des éléments qui ont l'aspect des alvéoles d'une ruche, et bien malin qui pourrait se reconnaître dans ces sentiers qui se fauillent et s'entrecroisent au milieu de ces constructions comme un véritable labyrinthe.
- 9 Les alvéoles se superposent les unes sur les autres, mais parfois l'on accède à une grande chambre voûtée, parfois à un réduit qui a pu servir de cuisine.
- 10 Un peu détachées de la masse de la forteresse, d'autres constructions disent clairement que l'on vécu là une assez longue période : deux meules à olives et près d'elles, des citernes où l'on devait recueillir l'huile.
- 11 Mais ce mode de vie, loin de tout contact, séparé d'une plaine où l'on pouvait semer, ne peut durer. On compose avec « l'Arabe », nomade de la plaine, on passe contrat de servage avec lui : on quitte la forteresse et l'on s'installe plus bas dans les veines friables de la montagne. La kalaa fortifiée ne sert donc plus de refuge : on y engrange cependant les récoltes, tant les siennes propres que celles, parfois, des « Arabes » sous la protection desquels on s'est placé. Et l'on peut ainsi aller semer dans la Jefâra ou sur la frange cultivable du Dahar sans redouter les incursions des tribus ennemies ou en mal de razzia.
- 12 Le suzerain, en bas, est en difficulté avec les Ouled Debbab. Il quitte la région et vend des terres du Dahar aux Douiri. Les Ouderna, Berbères arabisés et fortement mêlés de sang arabe relaient les Ouled Yagoub. Les Douiri ont dû établir avec eux un contrat de servage,

et, pour eux, les modalités de vie restent les mêmes, car leurs nouveaux « suzerains » semblent avoir hérité des droits antérieurs des Ouled Yagoub, vis-à-vis de leurs serfs du Djebel.

- 13 C'est de cette époque que date, sans doute, une sorte de rempart qui enserrait la butte, au niveau de la première ligne d'habitations. Une « généalogie » cite une date : 1027 H/, 1617 J.-C. Alors Douiret semble bien assise. Elle ne songe pas encore à disperser son habitat sur les pitons voisins.
- 14 La montée au ksar est pénible ; d'autant qu'une série d'habitations se sont développées assez loin sur le pourtour de la butte : la longue et fastidieuse grimpée qu'il fallait faire pour y emmagasiner le grain n'a plus guère sa raison d'être.
- 15 On abandonne le ksar, là-haut, au profit d'un ensemble construit en avant de la cour d'habitation : véritable quartier d'engrangement monté sur deux et parfois trois niveaux. La ghorfa* à grains n'est plus construite dans le ksar, en haut ; elle vient dès lors s'ajouter à la maison troglodytique, en bas. Ainsi, le « ksar communautaire et collectif » du sommet, devenu inaccessible, a-t-il été abandonné au profit des « *ghorfas de la famille* », directement accessibles depuis la cour d'habitation, en bas.
- 16 Et la poussée vers le bas continue : au fur et à mesure du développement des habitations et de la population, au siècle dernier, les ghorfas d'engrangement se multiplient tout au long de la falaise sur plusieurs niveaux.
- 17 En 1850 Douiret compte quelque 3 500 habitants. Sur ce nombre la moitié sont de purs sédentaires, accrochés à leur Djebel ; les autres vivent en semi-sédentaires, transhumant pour les labours et la moisson, aussi bien que pour la conduite des troupeaux à travers les parcours du Dahar. Plusieurs pratiquent la vie caravanière jusqu'à Ghadamès.
- 18 En 1881. Douiret s'étend à mi-flanc du piton, gagnant progressivement à droite et à gauche les croupes voisines ce qui donne à l'ensemble du village l'aspect d'un S, de près de 1 kilomètre de long. Un chemin de ronde, large en moyenne, de 2 m le dessine nettement.

Le vieux ksur de Douiret.



Photo de A. Louis

- 19 La population allant croissant, les greniers se développent d'autant que les Douiri acquièrent des terres au Sud de Remada et jusque Bir-Kecira.
- 20 Douiret est alors un relais important sur la piste caravanière de Gabès à Ghadamès. Les Douiri y apportent régulièrement de l'orge, du blé, de l'huile achetée dans la Jefâra ou chez les Matmata et y conduisent leur bétail sur pied. Ils voyagent en sécurité jusqu'à Montesser ; mais, au-delà, ils redoutent les Touaregs, ennemis de leurs « seigneurs » Ouderna.
- 21 Ils rapportent de Ghadamès du natron, des peaux, des chaussures brodées, des objets touaregs pour leurs besoins et ceux de l'Aradh, « sans que ces achats absorbent les produits de leur vente ». Ce commerce prendra une certaine ampleur, et continuera même après l'occupation militaire du Sud, lorsque Douiret aura été choisie pour y établir un Bureau de Renseignements.
- 22 C'est à cette époque que Douiret commence à disperser son habitat vers le Sud-Ouest ; de petites agglomérations perchées s'établissent un peu partout à l'entour. On en compte actuellement plus d'une vingtaine, parmi lesquelles : Ras el Oued, Jerjer, Khniga, Rommanat, Taleb Beldine, Bir Dkhila, Ayat, Chitana, Touil Hendawi, Weljat Ouled Hanz, etc.
- 23 Partiellement dépeuplée, Douiret-Bled continue à vivre, mais les « ksars de famille » servent moins et certains prennent l'aspect ruiniforme, qui frappe le visiteur non prévenu. Les nomades de la plaine leur imposent alors un certain servage, tant pour leur permettre de cultiver que pour assurer la protection de leurs caravanes contre les razzieurs éventuels.

- 24 De nombreux actes, transcrits sur peau de gazelle ou sur parchemin témoignent des importantes relations avec les Arabes de la plaine : les Douiri ont acheté des terres aux Traffa, aux Ouled Yagoub aux Rbai'yat de l'Oued Souf (Algérie). Ils en vendent aux Merazigues, leurs grands voisins de l'Ouest et aux Ouazen.
- 25 Douiret a atteint son apogée à la fin du siècle dernier, mais bientôt le commerce caravanier n'a plus sa raison d'être comme par le passé ; le commandement décide le transfert du Service de Renseignements à Tataouine, c'est enlever à Douiret bien des chances de se développer ; c'est la priver même de sa fonction commerciale, car le marché hebdomadaire des Ouderna vient d'être impérativement fixé au nouveau centre administratif de Tataouine.

L'habitat troglodytique

- 26 Un long couloir qui longe une remise à outils, le tout surmonté d'un grenier voûté et l'on débouche sur la cour de la maison douirie. Une cour où les dalles de la montagne semblent s'être donné rendez-vous pour s'y agencer, au gré de la couche dure sur laquelle elle repose, en un agréable pavement. Accolé au vestibule d'entrée, délibérément séparé des pièces d'habitation, un réduit noirci par la fumée, la cuisine. Près d'un brasero à trois cornes s'y entassent couscoussiers et marmites en terre cuite. A gauche, un petit appentis destiné au bétail.
- 27 Ce sont là des éléments adventices où l'on ne vit pas. Des voix féminines, le bruit du moulin à grains, le son mat d'un pilon dans le mortier de bois, le cliquetis du peigne-tasseur sur le métier, disent assez que la vie est ailleurs.
- 28 La vraie maison se trouve au fond de la cour, taillée à même la montagne. Une large excavation de cinq à six mètres de large sur sept mètres de profondeur, a permis d'y installer deux pièces que sépare un mur construit et dans lesquelles on pénètre par deux belles portes en bois de palmier : la pièce où est installé le métier à tisser et la pièce de séjour.
- 29 A l'intérieur c'est une délicieuse sensation de fraîcheur. Les parois, aussi bien que le plafond, aménagés à même le roc, sont blanchis à la chaux.
- 30 Une immense banquette, découpée à même la couche tendre de la falaise et recouverte d'un tapis, permet de se reposer. Sur le fond blanc légèrement bleuté des parois, une jonchée de tissages de laines ; leurs décors géométriques se marient agréablement aux chaudes couleurs de la laine. Dressé sur une sedda de bois, se trouve le lit. Dans un des angles de la pièce, une énorme jarre d'eau, cette eau que les femmes, chaque matin, remontent du puits situé à quelque 800 mètres, en bas.
- 31 En arrière de la salle de séjour, séparée par une petite murette, la salle aux provisions, la *khzâna*.

La vie quotidienne à Douiret

- 32 Le Douiri vit de ses jardins (*ghâba*) installés derrière des murettes de retenue, disposées à travers les mouvements de terrain, de manière à profiter du moindre ruissellement. Il développe la culture de l'olivier.

- 33 Il sème le plus souvent dans les *bah'îra* du Dahar où se trouvent les terres de tribu, jusqu'au delà de Remada.
- 34 Il ramène ses moissons pour les dépiquer dans la plaine, près du village ou sur les aires à battre de la frange cultivable du Dahar ; le dépiquage se fait par piétinement des chameaux.
- 35 Le Douiri ne transhume plus depuis une trentaine d'années, car beaucoup d'hommes valides ont un emploi à Tunis ou à l'étranger. Manière de récupérer leur honneur, ils choisissent leurs bergers de moutons ou de chameaux parmi les Arabes, soit Hawaïya, soit de la région de Sidi Toui (Sud de Ben Gardane).
- 36 Le berger vit constamment avec le troupeau, tandis que le Douiri ne le rejoint que de temps en temps, soit pour profiter des produits, soit pour en ramener une bête dont il a besoin pour son travail ou sa nourriture, soit pour y pratiquer la tonte.
- 37 Vers fin juin, début juillet, les hommes terminent le dépiquage dans la plaine, du moins ceux qui sont fixés au village, les femmes achèvent divers tissages, car c'est bientôt la saison des figes, l'époque où l'on va vivre dans ses jardins et profiter au mieux de ce fruit savoureux, puis la saison des mariages, au mois d'août, lorsque les migrants reviennent au pays natal passer leur mois de congé.
- 38 L'émigration sur Tunis, puis vers l'étranger, et les emplois qu'elle permet de trouver, remplace en partie ce qu'apportait le commerce caravanier.
- 39 Parmi les productions artisanales des femmes, il faut mentionner le châle décoré, *bakhnûg*, et la poterie modelée : deux produits réservés à l'usage domestique. Ils ont belle allure ces châles de laine noir, bleu ou rouge, qu'elles ornent de motifs géométriques tissés en même temps que la pièce et qui ne sont point sans rapport avec les tatouages et le décor des poteries.
- 40 Si tous les hameaux de Douiret connaissent l'art du tissage, il n'en est qu'un seul à s'être spécialisé dans celui de la poterie modetée, c'est Jerjer, où quelques femmes âgées s'adonnent encore à ces tâches. Ce sont toutes des Mazieh ; elles ne font de la poterie que pour l'Aïd, c'est-à-dire une fois l'an, pour remplacer les poteries cassées ou pour avoir un vase de plus et bien décoré.
- 41 A la différence des autres poteries modelées rencontrées en Tunisie (Sedjnane, Robâa de Siliana) l'ébauche n'est pas recouverte d'un engobe avant la cuisson.
- 42 Il n'est plus question aujourd'hui de relation de servage ou de clientèle avec les « Arabes d'en bas ». On se sent Tunisien, comme eux ; mais à l'occasion on aime à se dire Berbère, fier de sa langue et de son passé. Et le vieux « Ksar » reste là, dominant l'agglomération principale de sa masse imposante. Il est là, témoin des luttes qui opposèrent de longs siècles durant, ces Berbères de la Montagne aux nomades de la Plaine, Arabes ou Berbères arabisés ; témoin aussi de l'extraordinaire effort de ces « Gens de la Montagne » pour subsister et rester fidèles à eux-mêmes.

BIBLIOGRAPHIE

MACQUART E., « Chez les troglodytes de l'Extrême sud-Tunisien », *Bull. de la Soc. Géogr. Alger*, 1905, p. 550-568.

LOUIS A., « Habitat et habitations autour des Ksars de montagne dans le Sud tunisien », *IBLA*, 1971, p. 123-146.

LOUIS A., *Tunisie du Sud. Ksars et villages de crêtes*. Paris, CNRS, 1975.

GOBERT E.G., « Les poteries modelées du paysan tunisien », *Rev. tunis*, 1940, p. 119-180.

MARTEL A., *Les Confins saharo-tripolitains de la Tunisie (1881-1911)*, Paris, P.U.F, 1965.

FAYOLLE V., *La poterie modelée du Maghreb oriental*, Paris, CNRS, 1992.

INDEX

Mots-clés : Tunisie, Ville